

H... comme Histoire MANDRIN S'EMPRE DE BEAUNE

18 DÉCEMBRE 1754

Dans l'est de la France, en 1754, Louis Mandrin, à la tête d'une horde de contrebandiers, s'attaque aux fermiers généraux. Louis XV met plus d'un an à faire arrêter celui qui, aux yeux du peuple, est certes un brigand, mais aussi un justicier.

Le 18 décembre 1754, Mandrin est aux portes de Beaune. Les bourgeois qui gardent la cité font feu les premiers. Les hors-la-loi ripostent. Aux hommes s'écroulent, morts. Le chef des brigands fait alors quérir le maire et l'enjoint d'exiger la somme de vingt mille livres des reueurs du grenier à sel et de l'empôt de tabac. L'ordre est promptement exécuté. Ayant pris soin de libérer les prisonniers incarcés pour dettes ou contrebande, Mandrin lève son verre à leur santé. La troupe reprend sa folle équipée, chasseurs et dragons sur les talons. A Autun, les mandrins ont des ecclésiastiques en otage et obtiennent rançon. Les forces de l'ordre leur manquent de peu. Les brigands sont maintenant à Gueunand. Prochainement du sommeil des brigands, les soldats encerclent la place. Un guetier les aperçoit. Branle-bas de combat ! Les diables bondissent de tous côtés, armes aux poings. La bataille éclate. Mandrin réussit à fuir. Les sbires de Louis XV et du roi n'ont qu'une idée fixe : le capturer mort ou vif.

Cela fait trop longtemps que le brigand et ses drilles narguent l'autorité royale. Fils d'un commerçant de petite bourgeoisie, Louis Mandrin est né le 11 février 1725 à Saint-Etienne-de-Saint-Geoirs en Dauphiné. Elevé par une mère à l'esprit tourmenté, le bel enfant vif et turbulent s'est mué en adolescent impulsif et bagarreur. Déserteur, Mandrin est proscrit de son pays à la suite de plusieurs mauvais coups. Durant l'été 1753, il rejoint en Savoie une bande dirigée par un certain Bélissard. Cet ancien soldat est passé maître dans l'art de la contrebande et l'attaque des fermiers généraux, les collecteurs d'impôts détestés par le peuple pour leur rapacité. Auprès de lui, le jeune homme a poursuivi son apprentissage. Louis a la fougue, la hardiesse et le courage de la jeunesse. Le chef est las d'une existence périlleuse. Bélissard en fait son digne successeur.

En janvier 1754, à vingt-neuf ans, Mandrin s'apprête à lancer sa première guérilla. En chef, il harangue ses troupes : « Courage mes amis, la saison est froide mais nous fer-



LAURO-S. GIRAUDON

rons bon feu. Souvenez-vous des avantages que nos petites bandes d'heureuse mémoire remportèrent dès 1752 sur ces brigades ou brigands de commis des fermes en Dauphiné, en Bresse, en Bugey ; elles forcèrent les passages, l'ennemi fut battu. Tombons en 1754 sur ces canailles ; vive la gloire, la contrebande et le bon vin ! » (*)

Pourvue de chariots, d'armes et de mulets, la troupe fonctionne comme une véritable armée dont Mandrin nomme les officiers. Autour de lui, six solides gaillards forment une garde rapprochée. A chacun, le « chef des contrebandiers en France » promet argent, bonne chère et une part de butin. Unis par un même appétit de vengeance à l'égard des autorités, ces hommes veulent la richesse. Pour eux. Pour le peuple, injustement spolié par les fermiers et les gâpiens, leurs agents armés.

Le 7 janvier, Mandrin, à la tête d'une douzaine de patibulaires moustachus, fait route vers le village de Curson près de Romans. Les mules, lourdement chargées, transportent des ballots de tabac,

Mandrin, né en 1725, est le fils d'un commerçant. En 1753, il rejoint la bande du contrebandier Bélissard.

d'indiennes et de mousselines bordées. Une échauffourée éclate avec les agents. A l'issue de la lutte acharnée, coiffant le large chapeau bordé d'or du défunt brigadier, Mandrin savoure sa première victoire. La campagne va durer trois mois. De hameau en village, dans les bourgs, dans les villes, les contrebandiers proposent leurs marchandises. L'affaire est belle, les bandits ont du bagou, les clients se pressent. Les femmes succombent au sourire enjôleur et à la fièvre alléguée de leur chef. Mandrin s'attaque avec panache aux ennemis des petits : avec une admiration mêlée de crainte, le peuple voit en lui un légitime et sympathique vengeur.

Mandrin repasse la frontière en avril. En Savoie, la bande mène grande vie, se repose et s'entraîne. Une nouvelle incursion commence au début de l'été. Le 7 juin, le voici en Isère au pont de Claix. Après une sévère altercation, Mandrin ordonne de laisser au moins

Point de vue, n° 2630 - Du 16 au 22 décembre 1967

Point de vue, n° 2630 - Du 16 au 22 Décembre 1998.

sur chemise aux gâpiens blessés : « Afin, dit-il, qu'ils aient du moins du linge et de quoi se panser. » Le chef se veut grand seigneur. Lorsqu'il s'invite – sous la contrainte – dans une noble demeure, l'illustre regard le fait avec politesse, laissant parfois à ses hôtes quelques cadeaux au passage !

Las ! Malgré ces civilités, la bande multiplie les méfaits. A Saint-Bauzile Ardèche, un prétendu espion de ferme est abattu par erreur. Le 17 juin, à Saint-Rome-du-Tarn, en Guyon, une querelle tourne mal, une femme enceinte est tuée. Le 17 août, Mandrin assassine froidement Jacques-Sigismond Moret et son bébé. Un an auparavant, cet homme a dénoncé Pierre, le frère de Louis, recherché pour fausse monnaie. Le bandit s'endurcit et devient plus audace n'a plus de bornes. Les paysans reçoivent l'invitation de lui acheter sa marchandise, Mandrin riposte en vendant par force sa camelote aux déloyés de la ferme !

Le début de l'année 1755, l'exécution de Versailles atteint son paroxysme. A plusieurs reprises, Louis XV a demandé l'extradition de l'alfaiter et de ses complices à Louis-Emanuel III, souverain de Sardaigne. En vain. Les volontaires des Flandres, venus en renfort à l'automne, sous l'autorité du colonel de La Roche, ils ont été jusqu'ici tenus en échec. La force, la diplomatie ne valent plus, reste la ruse.

En mai 1755, Mandrin s'est retiré dans le royaume de France, en Savoie, à Rochefort-en-Navarre. Le vertueux évêque de la ville décide de le faire enlever au prix d'une violation de la loi. Au milieu de la nuit du 11 mai, gâpiens et volontaires s'engouffrent en paysans, investissent la bâtisse. Tombant à bras armés sur un malheureux vaisseau, ils arrachent la cache de Mandrin. Cette fois le hors-la-loi ne s'échappera pas.

En mai, le bandit prisonnier est conduit à Valence. Une foule immense se masse sur son passage, il est escorté avec ses camarades, interrogé sans relâche, il est condamné à mort.

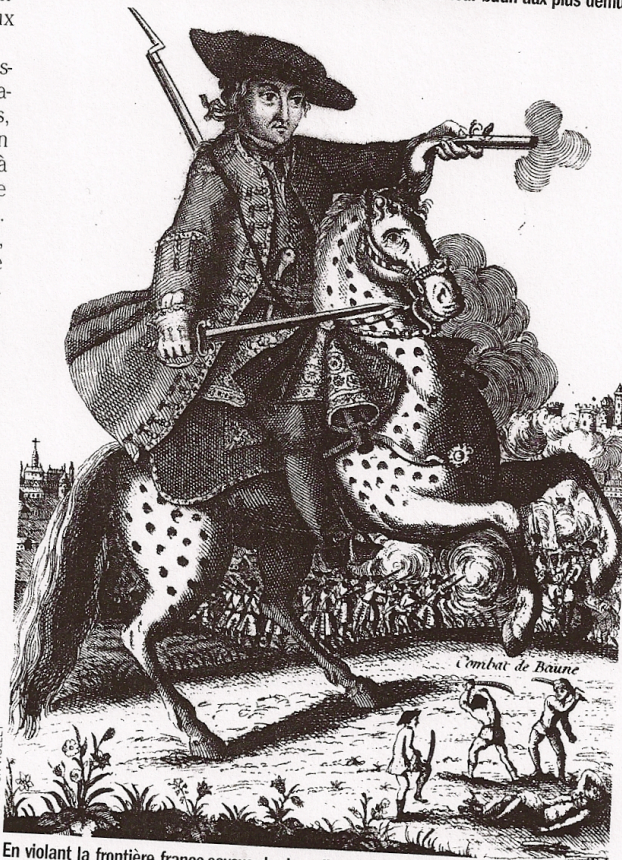


"Bandits-justiciers", Mandrin et ses hommes attaquent les fermiers généraux, les collecteurs d'impôts du roi et redistribuent une partie de leur butin aux plus démunis.

supplice de la roue en place publique. Son testament achevé, il se confesse à Gasparini, un jésuite italien. Le 26 mai, après avoir fait amende honorable et imploré le pardon de Dieu, Mandrin monte sur l'échafaud. Roué vif, le brigand-justicier est rapidement étranglé par mesure de clémence. Mandrin est mort, place à sa légende.

BÉNÉDICTE PHILIPPE

(*) Abrégé de la vie de Louis Mandrin, chef des contrebandiers en France, anonyme du XVIII^e, Allia, 128 pp., 100 F.



En violant la frontière franco-savoyarde, la police de Louis XV parvient à s'emparer de Louis Mandrin. Il sera condamné au supplice de la roue, à Valence, le 26 mai 1755.

LA LÉGENDE

D'UN BRIGAND BIEN-AIMÉ

Oubliés les crimes, les cruautés, les assassinats gratuits. Mort, Mandrin n'est plus qu'un héros. Dès 1755, des chants, des poèmes, des satires, des livres, des pamphlets, des portraits célèbrent sa mémoire. Aux yeux du peuple, Louis Mandrin reste le redresseur de tort qui, le premier, a osé dénoncer par la force la profonde injustice d'un régime fiscal honni et dénoncé dans les sphères éclairées. D'aucuns verront plus tard en lui le précurseur des luttes révolutionnaires. Par-delà la légende, l'Histoire s'est chargée depuis de rétablir les faits. A l'image du bandit au grand cœur s'est substitué le visage du premier brigand de haut vol que la France ait connu.